

core quelques minutes et j'étais arrivée!

Hélas; ce furent des heures qu'il me fallut, car je dus me réfugier dans une brasserie dont je trouvai la porte ouverte, parce que les voitures des maraîchers envahissaient toutes les rues, et leurs chiens qui faisaient bonne guette m'auraient cassé les reins. Je sais que les chiens ne sont pas méchants ce sont les hommes qui les ont dressés à nous faire ainsi du mal; mais vraiment j'étais, à cause d'eux, bien misérable. Vers dix heures, comme les rues reprenaient à peine leur physionomie habituelle, un des garçons de la brasserie m'aperçut et, d'un coup de serviette, me chassa; j'eus alors l'énergie que donne le désespoir; sans plus rien vouloir voir, je m'élançai vers la maison que je reconnaissais; en quelques bonds je parvins à l'entrée du soupirail, je tombai dans la cave plus que je ne m'y laissai glisser, et je perdis connaissance.

Quand je repris mes sens, je sentis un petit corps chaud contre moi; une douce pression s'exerçait sur une de mes mamelles, et j'entendais le glouglou de mon lait qui entraînait à flots dans une petite bouche avide. Je me sentis ressusciter, mais ma joie dura une seconde; les autres, où étaient les autres, les quatre petits trésors qui me manquaient? Je fis lâcher prise au petit glouton, et je me mis à les appeler, d'abord avec les accents les plus tendres, puis ma voix s'angoissa, et ce furent des miaulements de détresse qui m'échappèrent à mesure que les secondes passaient sans qu'ils répondissent à mon appel. Je les cherchais avec passion et enfin je finis par les découvrir; ils dormaient tous les quatre, pour ainsi dire couchés les uns sur les autres, mais pas en rond

comme d'habitude. Cela me frappa et m'inquiéta. D'un bond je fus portée vers eux et je découvris cette chose horrible, cette chose affreuse. que mes petits étaient morts, morts de faim, sans doute!

Tendrement, je me couchai près d'eux, je les rapprochai de moi pour les réchauffer, je mis mes mamelles à portée de leur bouche, puis je les lèche; hélas! rien n'y fit, mes petits n'étaient plus! Je crus que moi-même j'allais mourir, mais mon petit chat qui avait pu résister, s'était agrippé à moi; il réclamait de moi la vie dont il avait besoin, je n'avais pas le droit de mourir, il fallait l'élever.

Les jours passaient; mon chagrin s'était accru et mes forces déclinaient, je n'avais plus le courage d'aller bien loin chercher de la nourriture, je n'osais plus m'aventurer de jour pour quêter chez le voisin, je me contentais de ce que je rencontrais la nuit, le plus près de ma demeure. Pendant ce temps mon petit chaton grandissait: il buvait ma vie et se fortifiait, mais il était encore bien jeune, et je sentais que je n'avais plus que peu de temps à vivre; qu'allait-il advenir de lui? Mon esprit était torturé par cette pensée, et mon mal empirait.

Peut-être qu'à force de penser, mon esprit devenait plus capable de raisonnement, et c'est ainsi que je trouvai le moyen que le cherchais.

Au rez-de-chaussée, dans la boutique dont la cave me servait de refuge, j'avais vu, dans une espèce de boîte en bois, une dame qu'on appelait "la caissière". Je la regardais quelquefois quand elle déjeunait seule dans la boutique, le midi à une heure, et même après le déjeuner, quand elle s'endormait sur son journal, je m'enhardissais quelquefois à aller lécher son